



## Les sciences du désir

### Savoirs et pratiques médicales de la «sexualité féminine» du XIXe siècle à nos jours

Comment les savoirs et les pratiques médicales ont-ils conçu et travaillé le désir sexuel depuis l'émergence d'une science de la sexualité au XIXe siècle ? Par quels moyens discursifs et matériels continuent-elles aujourd'hui à le faire exister et à le traiter comme une entité autonome ? Poser la question du désir sous l'angle de sa «fabrication» – de sa construction sociale – revient à interroger les bases sur lesquelles repose «la sexualité» dans «notre» société européenne, nord-américaine et occidental-centrée.

Le désir est en effet au centre des représentations actuelles de la sexualité. Tout d'abord, les savoirs sexologiques font du désir sexuel (ou de ses doubles : la pulsion, la libido) le moteur de la sexualité. Dans plusieurs modélisations, il constitue la phase initiale d'une «réponse sexuelle humaine» dont le dernier mot est l'orgasme. De plus, ce moteur est perçu comme fragile, potentiellement défaillant, susceptible de se gripper : les «troubles du désir» se taillent la part belle parmi les «dysfonctions» sexuelles actuellement diagnosticables (par le biais, notamment, du DSM) et traitables par un éventail de thérapies psychologiques, chirurgicales et/ou pharmaceutiques. Moteur fragile de la machinerie sexuelle, le désir est en outre sexué : les schématisations sexologiques les plus récentes continuent de caractériser le désir masculin comme spontané, endogène, pulsionnel – fidèles à la représentation «mécanique» de la sexualité masculine qui a cours depuis les premiers développements de la discipline –, alors qu'elles décrivent le désir des femmes comme réactif, réceptif et plus complexe (plus «psychologique») que le désir masculin. Dans le modèle circulaire de la «réponse sexuelle» féminine (modèle dit de Basson), le désir n'est pas la condition de l'activité sexuelle, mais une entité floue pouvant apparaître ou non à n'importe quel stade de l'interaction sexuelle, faisant office de consentement à poursuivre. Ce modèle proposé par des chercheuses se revendiquant féministes prend acte du fait que les femmes, plus souvent que les hommes, s'engagent sans désir dans une relation sexuelle. Plutôt que de chercher la cause de cet écart dans un rapport social inégalitaire entre les sexes et dans les représentations et les arrangements sexuels qui en découlent, les tenant-e-s de ce modèle l'arriment à la (neuro)physiologie spécifique des femmes. L'engouement actuel pour les neurosciences et ses techniques de recherche (par imagerie à résonance magnétique fonctionnelle) a déjà amené des équipes internationales à prétendre avoir cartographié dans le cerveau le désir sexuel féminin et son absence. En conséquence, par un processus de naturalisation récurrent à travers l'histoire, l'un des résultats de la domination des femmes (en l'espèce, des relations sexuelles consenties plutôt que choisies) est perçu comme sa cause (un désir sexuel fugace, voire introuvable).

Les savoirs produits par la sexologie et ses instruments de recherche ont connu une vulgarisation et une diffusion très importantes au cours des dernières décennies. Omniprésents dans les médias, ils exercent un impact sur les représentations sociales de ce qu'est, ou de ce que devrait être, «la sexualité féminine». Cette entité a fait l'objet de déstabilisations partielles sous l'impact des études de genre et des *lesbian and queer studies*. Son contenu et ses contours ont été *troublés* autant par les pratiques des sexualités que par les formes de théorisation critiques et politiques qui leur sont associées. Elle se recompose néanmoins dans des formes traditionnelles au sein d'espaces aussi bien scientifiques que vernaculaires, disciplinaires que médiatiques. De façon implicite ou explicite, la sexualité féminine y est le plus souvent hétérosexuelle, conjugale, coïtale et

organisée autour d'un désir nécessaire mais potentiellement déficient. De nouvelles notions se glissent dans de vieux draps. Ainsi, parmi les «dysfonctions sexuelles féminines», entités nosologiques définies à partir des années 1980, le «trouble du désir sexuel hypoactif», décrit comme prédominant, établit une continuité avec l'ancienne «frigidité» féminine. Ces catégories deviennent des outils permettant à des femmes de nommer et peut-être d'expliquer leur désintérêt pour leur partenaire ou pour les activités sexuelles qu'elles connaissent ou imaginent. Guidées par un (auto-)diagnostic, elles peuvent se mettre en quête de traitements susceptibles de les «guérir» et de leur rendre une pleine «santé sexuelle».

Interroger la sexualité féminine sous l'angle des «sciences du désir» exige donc d'examiner la production concomitante de dispositifs de recherche, de connaissances scientifiques et médicales, d'entités nosologiques et de diagnostics, de médicaments et de thérapies variées, de réseaux de diffusion des savoirs professionnels et vulgarisés. Cela conduit à envisager l'interaction de ces savoirs et pratiques savantes avec les produits omniprésents de l'industrie culturelle et pornographique. Cela nécessite aussi de tenir compte des contextes dans lesquels les rapports sexuels se déroulent, et donc des hiérarchies sociales et des représentations culturelles qui règlent les attentes des acteurs et des actrices sociales, leur procurent des scénarios et des normes de comportement. L'analyse historique est indispensable pour comprendre la manière dont ces contextes de production de la sexualité ont émergé et se sont ou non stabilisés, pour repérer fractures et permanences au fil du temps, pour prendre la mesure des résistances individuelles et collectives au formatage médical et social des désirs et des plaisirs sexuels.

A quel(s) désir(s) la sexualité répond-elle ? Quels effets les différents dispositifs (légaux, médicaux, éducationnels, culturels et médiatiques) qui entourent la sexualité ont-ils sur le désir ? Leur objectif est-il de le susciter, de le juguler, de le canaliser, de le libérer, de l'éduquer, de l'attiser, de le décrypter ? Pourquoi, pour *qui* les femmes devraient-elles être sexuellement désirantes ? L'enjeu est-il de s'épanouir en tant qu'individue, d'être définie comme normale, de perpétuer un ordre social hétérosexiste, de tendre vers un idéal du couple romantique, de répondre à un impératif de *consommation* généralisée ? Que désirer, qui désirer et comment le faire, à travers quels conseils, quelles thérapies, quels artifices, quelles mises en scène ? Interroger la sexualité à partir du désir, c'est porter son attention sur les normes et les formatages, mais c'est aussi ouvrir une fenêtre sur l'utopie, sur la perspective d'une véritable «libération sexuelle». A quelles conditions le désir peut-il représenter une force motrice, un véritable pouvoir entre les mains des femmes, un outil d'émancipation et d'auto-réalisation ?

Ce colloque donnera à des historien-ne-s, sociologues, anthropologues, psychologues et autres chercheur-e-s spécialistes des sexualités l'occasion de (ré-)interroger leurs sources, leurs données, leurs connaissances de ce champ au prisme du désir.